

L'ESPRIT

DES BÊTES

ZOOLOGIE PASSIONNELLE

MAMMIFÈRES DE FRANCE

PAR A. TOUSSENEL
Auteur des *Juifs Rois de l'époque*.

DEUXIÈME ÉDITION
AUGMENTÉE DE DEUX CHAPITRES.

Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu
dit à l'homme, il n'y aurait jamais eu
qu'une religion sur la terre.

JEAN-JACQUES.

Ce qu'il y a de mieux dans l'homme
c'est le chien.

CHARLEY.

PARIS
LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE
29, QUAI VOLTAIRE.

1855

CHAPITRE V.

Bêtes qui ne se chassent pas.

**Le Hérisson. — La Taupe. — La Musaraigne. — Le Desman.
— Le Rat. — Le Hamster. — La Marmotte. — Les Chéi-
roptères.**

LE HÉRISSON.

Encore une ignoble bête, une saleté, une vilénie, un emblème de conservateur-borne, d'obscurant et de parasite. Le hérisson symbolise le goujat mercantille, le goujat littéraire, le pique-assiette de bas lieu qui fait ventre de tout. Il a pour analogue, dans le règne végétal, l'artichaut au suc immonde couleur d'encre, aux feuilles hérissées de piquants, l'artichaut corrompu et vénal, symbole de prostitution, qui donne à quiconque en réclame, un morceau de son cœur. Règle générale, tous les ennemis du progrès sont ennemis de la lumière, habitent des repaires obscurs comme la musaraigne, la taupe et le renard, et se reconnaissent à deux caractères de physionomie que j'ai déjà indiqués plusieurs fois, la petitesse des yeux et le développement extraordinaire de l'appareil olfactif (nez). Comme l'infime industriel dont il est l'emblème, et qui ne peut tenir que dans un milieu anarchique et ténébreux, le hérisson affectionne les fourrés épais et ténébreux, jonchés de végétations parasites. Son antipathie pour le progrès se trahit par la lenteur de sa marche; il rampe plus qu'il ne court. C'est l'image parfaite du parasite fainéant qui se *pelotonne* dans son égoïsme de repu, qui se hérisse au seul mot de réforme; un être dangereux et absurde qui se fera écraser mille

fois plutôt que d'avancer d'un pas. Mauvais coucheur, du reste, rembourré d'épigrammes et toujours prêt à piquer. Bête vorace et d'aspect repoussant, s'accommodant de tout, de fruits et de légumes, comme de limaces et de menu gibier. Vorace et d'aspect repoussant, c'est aussi le portrait du valet de plume infime, trafiquant de toute question, vendant des brevets de maître de poste et des concessions de théâtre, et jusqu'à des promesses de sourires ministériels, et tirant sans remords de sa conscience d'artichaut et de chrétien faux serments et apologies à prix fixe pour toutes les turpitudes et tous les scélérats, encensant Metternich et baffouant O'Connell.

La nature a doté le hérisson d'un groin comme le porc pour faire allusion à sa cupidité et à la bassesse de ses appétits ; mais là s'arrête la comparaison. Ainsi qu'on le verra plus tard à l'article *sanglier*, le porc est l'emblème de l'avarice utile ; tous les morceaux en sont bons quand il est mort. Le hérisson, au contraire, n'a pas plus de valeur après que pendant sa vie. Que reste-t-il après sa mort du goujat littéraire ou industriel, sinon le fugitif souvenir des affronts qu'il a subis, des mépris qu'il a inspirés. Je sais qu'une opinion contraire a trouvé crédit dans le sein des campagnes où la chair du hérisson a passé longtemps pour mangeable. Je ne puis que déplorer sincèrement cette erreur gastrosophique que je comprends et que j'excuse, par la misère des civilisés et la détérioration universelle du goût. L'erreux, du reste, n'a pas fait fortune, et le chien, dès le premier jour, a protesté contre la gibelotte de hérisson en termes chaleureux.

Il y a antipathie naturelle entre le chien et le hérisson ; le premier, emblème de dévouement et de courage, ennemi du mercantilisme ; l'autre, emblème de cupidité et de lâcheté.

Le hérisson préfère la chair du chien à toute autre venaison. Le chien entre en fureur à la vue de l'immonde animal et se rue sur lui avec rage ; mais comme il a peur de se piquer le nez, il renonce bientôt à l'attaque et passe outre, se bornant à lui adresser en manière d'adieu l'expression de ses mépris.

Ainsi, le législateur bien intentionné, mais qui a peur de se piquer les doigts à la réforme des abus et de l'agiotage, se con-

tente de flétrir de sa réprobation l'infamie du goujat pris en flagrant délit de vol et de faux serment...; si bien que la misérable industrie finit par se faire du dégoût universel une sorte de cuirasse impénétrable et de brevet d'impudence, et que, n'ayant plus à redouter la loi qui la dédaigne, elle profite de la faculté de **RÉPERCUSSION DÉFENSIVE** dont elle est armée, pour intimider ses adversaires et poursuivre le cours de ses déprédations. Cette faculté de *répercussion défensive*, propre à plusieurs espèces et notamment aux accapareurs, est un des plus saisissants problèmes de l'analogie passionnelle. On a beaucoup écrit et discoursé sur les causes de la grandeur et de la décadence de Napoléon Bonaparte; mais bien peu se doutent certainement que l'Empire a péri par un effet de *répercussion défensive*, par une *manœuvre de hérisson*, par une coalition d'accapareurs et de fournisseurs de grains qui, ayant à se plaindre des procédés du grand chef à leur égard, suscitèrent en 1812 une famine factice qui retarda l'expédition de la Russie de six semaines. Aussi, pourquoi l'empereur qui avait deviné le défaut de la cuirasse du commerce et qui voulait délivrer le monde de cette industrie parasite en lui ravissant les deux monopoles de la Banque et des Transports, pourquoi l'empereur ne mit-il pas à exécution ce dessein grandiose? Pourquoi, pourquoi? Eh! mon Dieu, précisément parce que le commerce est armé de la puissance de *répercussion défensive* et qu'on ne sait par quel bout le prendre.

On dit que le hérisson est le seul des quadrupèdes de France sur lequel le venin de la vipère n'ait pas prise. J'aurais deviné l'exception par l'analogie seule. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme de sens ait pu faire à la bête ignoble un mérite de son invulnérabilité. Et comment voulez-vous, s'il vous plaît, que la calomnie (vipère) morde sur le goujat littéraire et sur le bas industriel qui sont au-dessous d'elle et qui *en vivent*; les huissiers de Molière ne meurent pas non plus sous les coups de bâton dont on les gratifie, au contraire.

Les industriels de cette catégorie n'ont jamais de jeunesse; ils attendent généralement l'âge des rhumatismes pour prendre femme, et épousent leurs blanchisseuses ou leurs gardes-malades

pour être dispensés de les payer. Par allusion à ces mœurs, la femelle du hérisson attend, pour mettre bas, la saison des brouillards et la chute des feuilles.

Hélas ! cent fois hélas ! quand les gouvernements qui ont sous les yeux l'exemple de Napoléon culbuté par une coalition d'accapareurs ; quand les législateurs qui ont sous les yeux, dans leur tribunal, l'image du Christ crucifié par les pharisiens ; quand les gouvernements et les législateurs mieux avisés, en arriveront-ils à comprendre que toutes les souffrances et toutes les misères des populations, ne viennent à celles-ci que de la voracité insatiable du vautour commercial qui ronge incessamment le foie du travailleur ! Et que toutes les émeutes et toutes les révolutions qui s'adressent aux trônes ont leur unique cause dans l'exploitation du producteur par l'intermédiaire parasite !

Hélas ! cent fois hélas ! au lieu d'exécuter les plans de campagne de Napoléon contre le commerce et la banque, les gouvernements français, héritiers de l'Empire, accordent des subventions de cent mille écus et plus aux organes officiels de la banque, pour qu'ils défendent les opérations des accapareurs et qu'ils répondent par des railleries agréables aux prières désespérées du travailleur demandant à vivre de son travail. Et les penseurs les plus haut placés dans l'estime publique semblent frappés du même vertige que les gouvernants. Et j'ai vu les adeptes de toutes les écoles socialistes prendre contre moi la défense du juif brocanteur et parasite qui, nulle part, ne laboure la terre et n'a fait de sa vie œuvre utile de ses mains, du juif qui prélève aujourd'hui sur le travail de toutes les nations du monde une dîme colossale... Et M. Louis Blanc, l'ami du peuple, l'historien populaire de la grande révolution française, M. Louis Blanc place le juif à côté du nègre, dans la catégorie des *racés exploitées* !

Le hérisson aussi a ses souteneurs parmi les forestiers de France et d'Allemagne. Beaucoup le supposent innocent, parce qu'il ne détruit les faisans et les perdreaux que dans l'œuf, et parce qu'il ne fait la guerre qu'aux levrauts nouveau-nés. Pour moi, en quelque forêt que je chasse, je mets sa tête à prix ; en quelque lieu que je le rencontre, je l'écrase comme infâme.

LA TAUPE.

Virgile a défini la taupe sans le vouloir.

Monstrum horrendum, informe, ingens, CUI LUMEN ADEPTUM !

Un monstre hideux, informe, *colossal*, qui ne voit pas clair du tout.

La taupe est, en effet, le plus monstrueux de tous les êtres créés. C'est le plus puissant de tous les quadrupèdes pour la force musculaire ; c'est le plus sanguinaire de tous les carnivores. C'est le plus complet de tous les mammifères, sans en excepter l'homme ; c'est le champion le mieux armé pour la guerre, le travail et l'amour.

J'ai beaucoup entendu parler de la force de l'éléphant, qui porte sur son dos des tours chargées de combattants. Je me suis laissé dire bien des choses sur la puissance de locomotion de la baleine, qui ne met pas plus de quinze jours à faire le tour du globe. Enfin, on m'a cité le tigre du Bengale comme un buveur de sang difficile à rafraîchir. Or, les prouesses de l'éléphant et celles de la baleine ne sont que jeux d'enfants en regard des tours de force de la taupe, et le créateur a dépensé plus de génie mécanique dans la construction de la seule main de la taupe, que dans la bâtisse de toutes les charpentes des géants de la terre et des eaux. Le tigre du Bengale est un lézard pour la sobriété et un agneau pour la douceur comparativement à la taupe ; car le tigre du Bengale n'a jamais tourné ses canines contre son propre sang. Envoyez deux tigres à un ami dans une boîte ; ils parviendront à leur adresse sans encombre ; placez deux taupes dans la même position, elles se seront avalées l'une l'autre avant d'être arrivées à la première étape.

La belle difficulté de se mouvoir comme l'éléphant à la surface du sol, ou comme la baleine, dans un milieu fluide qui vous fait monter ou descendre, au gré de la compression ou de la dilatation de vos poumons ! Mais, placez voir un peu un éléphant ou une baleine à cinquante pieds sous terre, dans les mêmes cir-

constances que l'infortuné Dufavel, et voyez à quoi aboutiront les efforts les plus désespérés du cétacé ou du proboscidién. Hélas ! tous les deux périront à la peine, au bout de quelques minutes, faute de pics pour percer la terre et de muscles assez vigoureux pour les faire mouvoir. Donnez à la taupe la taille de la baleine, ou seulement celle de l'éléphant, elle bouleversera le monde !

Il tombe d'ailleurs sous le sens que l'animal destiné à vivre dans un milieu comme le tuf, soit armé de moyens de locomotion plus puissants que celui qui doit vivre dans le milieu atmosphérique ou aquatique, dont les molécules se déplacent sans la moindre opposition. La supériorité musculaire de la taupe sur l'éléphant est une de ces vérités qui s'énoncent et ne se discutent pas.

La mâchoire de la taupe est armée de **QUARANTE-QUATRE** dents redoutables. Son groin, indice d'une sensualité orageuse, a pris des proportions si démesurées, qu'il a presque complètement obstrué le sens de la vue (sens de charité).

La taupe remue la tête, et le sol pulvérisé jaillit soudain dans l'air, comme l'onde amère des événements du cachalot.

Son estomac est une fournaise toujours ardente où les aliments les plus indigestes se tordent instantanément, se fondent et disparaissent.

Sa faim est de la rage, son amour de l'épilepsie...

L'existence de la taupe est une orgie de sang continue. Ses accès de rage d'estomac la prennent trois à quatre fois par jour. Elle meurt d' inanition pour dix heures d'abstinence.

La taupe s'élance sur sa proie d'un bond prodigieux, la saisit sous le ventre, lui plonge son long museau dans les entrailles, élargit la plaie avec ses mains, pour se noyer tout entière dans le sang de sa victime, pour jouir par tous ses pores. Chacun de ses meurtres est pour elle l'occasion d'une extase voluptueuse. Une taupe affamée sauta un jour à la gorge d'une jeune fille et lui perça le sein, avant qu'on eût eu le temps d'accourir à son aide.

Or, M. de Buffon a fait une peinture édifiante des mœurs *pastorales* et des vertus de la taupe !

Si les Anciens avaient connu la taupe, il est plus que probable qu'ils l'auraient consacrée à Priape... *dieu des jardins*. La taupe n'infirmé pas le dicton si connu, que l'amour est aveugle.

A propos d'amour aveugle, il y a ici une chose très pénible à dire à l'homme, et surtout excessivement délicate à écrire en français. Je reconnais aujourd'hui pour la première fois que j'ai eu tort de maudire la tendresse de mes auteurs qui condamnèrent mon enfance aux travaux forcés du latin, au lieu de la laisser se développer librement au grand air du vagabondage et des meules de foin parfumées, si favorables aux exercices de la gymnastique. Oui, je regrette sincèrement de ne plus posséder comme autrefois mon *Cornelius Nepos*, pour me tirer de mon explication, à la manière de M. Dupin le spirituel. Je veux dire que s'il est vrai, comme l'admet la science, que l'attribution spéciale d'une fonction unique à un organe soit le caractère qui constitue le degré de supériorité relative des êtres dans l'échelle animale, l'homme est forcé de se loger, sur cette échelle, à un degré inférieur à celui qu'occupe la taupe; vu que chez l'homme il y a encore des organes qui servent à deux fonctions... chez la taupe jamais. Je demande à ne pas m'expliquer plus clairement sur ce chapitre, et aussi à passer sous silence l'examen déchirant des causes de la résistance désespérée qu'oppose la vertu de la jeune taupe aux brutales sollicitations de ses amants.

M. Flourens l'immortel, le même à qui ses études intéressantes sur la colorisation des os du canard ont ouvert les portes de l'Académie française, a fait sur l'histoire de la taupe des observations curieuses. Il résulte des expériences de l'immortel que la taupe professe pour le régime végétal un si souverain mépris qu'elle aime mieux se laisser mourir de faim que de toucher de la dent aux légumes les plus savoureux. Je m'inscris hardiment en faux contre ce résultat, et, au nom de l'analogie toute puissante, je demande que l'Académicien renouvelle l'expérience, en prenant soin de substituer la **TRUFFE** à la carotte, et je parie tout ce qu'on voudra que la taupe se laissera aller à la séduction de la truffe; car sans cela l'analogie du groin serait fautive, et alors à quel principe se fier désormais!

On comprend, du reste, qu'une bête comme la taupe ne puisse être l'emblème d'un type humain individuel. La taupe n'est pas, en effet, l'emblème d'un seul caractère, elle est l'emblème de toute une période sociale, la période d'enfancement de l'industrie, la période cyclopéenne, la plus douloureuse et la plus ténébreuse de toutes celles de la phase limbique. La taupe ne symbolise pas un seul vice, elle les symbolise tous; elle est l'expression allégorique la plus complète de la prédominance absolue de la force brutale sur la force intellectuelle. Elle porte sa dominante caractérielle écrite en son groin. Et voyez ici jusqu'où va l'influence irrésistible et fatale du développement exagéré de l'appareil olfactif chez les bêtes. L'éléphant que j'ai fait marcher naturellement en tête de la catégorie des proboscidiens, est exclusivement herbivore, et il symboliserait volontiers, par sa frugalité et sa réserve, les mœurs innocentes et pudiques de la période paradisiaque. Cependant, parce qu'il porte une trompe, parce qu'il est, à ce titre, parent du tapir et de la taupe, l'éléphant est sujet à des écarts de tempérament qui rendent quelquefois sa société si insupportable, qu'on est obligé d'employer le canon pour se séparer de lui. Il est connu également pour se livrer à la boisson sans trouble ni remords, et l'on sait à quelle dégradation morale la passion de l'ivrognerie entraîne les malheureux dont elle s'est emparée.

La taupe est le vase d'impureté dont il est fait mention dans l'Écriture-Sainte. Prenez parties égales de Barbe-Bleue et de Louis XV, de Messaline et de marquis de Sade, broyez le tout dans un mortier, chauffez et distillez, vous obtiendrez la taupe.

Le Titan qui entasse Pélion sur Ossa, l'Encelade dont les convulsions donnent à l'Etna des nausées si terribles et qui lui font vomir des torrents de lave enflammée, c'est la taupe qui entasse aussi montagne sur montagne, qui remue les entrailles du sol, et multiplie les éruptions terreuses sur la surface des prairies!

La taupe, c'est le cyclope borgne, qui laboure les entrailles de la terre, qui fouille les galeries souterraines, qui se nourrit de chair humaine, qui assomme à coups de quartiers de roche les amants de Galathée; qui trouve fade toute orgie où le sang ne

ruisselle pas. Où trouver autre part que chez le hideux cyclope, le portrait de la taupe... du mâle de la taupe qui n'obtient la possession de sa femelle qu'après avoir mis à mort tous ses rivaux... qui, après les avoir tués, les dévore, et tout souillé de sang, tout fumant de carnage, réclame de la beauté le prix de ses exploits !

Car ces longues galeries souterraines que vous avez parfois suivies de l'œil dans la prairie ne sont pas toujours les galeries que creuse la taupe pour chercher les larves et les lombrics dont elle fait sa pâture. C'est bien souvent l'issue qu'a pratiquée la femelle pour se soustraire aux obsessions redoutables de ses persécuteurs. L'amour parle haut à la sensualité de cette espèce, et chaque femelle est le but des prétentions d'une foule de soupirants. La malheureuse n'a un peu de répit que dans les duels acharnés que se livrent ses bourreaux ; elle cherche à profiter du conflit pour tenter une évasion. C'est très bien pour un jour, et tant que dure la tuerie. Mais la lutte est terminée à peine, que le vainqueur, après sa vengeance assouvie, se met en devoir de rattraper la fugitive. Alors c'est un siège dans toutes les règles, où se déploient toutes les combinaisons de la stratégie du mineur : mines et contre-mines, boyaux circulaires à deux fins, tranchées diagonales, stratagèmes Cormontaigne et autres. Il faut bien, néanmoins, que la résistance ait son terme, lorsque le mâle a réussi à acculer sa victime dans une impasse. Il ne reste plus, en effet, d'autre moyen à celle-ci, pour retarder sa défaite, que de gagner au plus vite la surface du sol ; mais l'éclat du jour l'éblouit, ses forces épuisées trahissent sa pudeur, le sacrifice douloureux s'accomplit. La mère dépensera désormais, pour assurer l'avenir de sa famille, tout le talent que la vierge dépensa autrefois pour défendre sa vertu.

On a vu de ces galeries d'amour qui avaient un kilomètre de longueur. La dimension des galeries de chasse n'est pas moindre. La galerie de chasse est le chemin par lequel la taupe se rend de son domicile à son cantonnement de pâture. L'art du taupier, inventé en ce siècle par le célèbre Henry Lecourt, cultivateur de Seine-et-Oise, est basé tout entier sur la connaissance de ce passage. Comme la taupe est obligée, par les exigences de sa vora-

cité, de faire plusieurs fois par jour ce voyage, et notamment le matin et le soir, il est bien facile de lui tendre un piège quand on connaît sa route. L'art du taupier a fait de grands progrès depuis quelques années ; mais l'extermination de la taupe, comme celle des hannetons et des chenilles, ne peut se faire qu'au moyen de mesures unitaires, basées sur le principe de l'association et de la solidarité, et pratiquées sur une échelle immense. Un jour l'agriculture reconnaissante élèvera des statues à Henry Lecourt, qui l'aura délivrée du fléau de la taupe.

N'oublions pas, toutefois, de mentionner avant l'événement une particularité intéressante de l'histoire de la taupe. Toutes les créatures ont leurs raisons d'être ici-bas, la taupe comme le cyclope. Le cyclope a forgé des socs pour la charrue; en même temps que des épées pour la tuerie. La taupe a servi l'agriculture en qualité d'instrument de drainage, avant la découverte de ce procédé merveilleux. Elle assainissait le sous-sol des prairies par des saignées salutaires, si elle en déshonorait la superficie par les dépôts de remblais qu'elle y accumulait sans cesse. Mais n'en disons pas davantage sur ce sujet. Il est sage d'attendre que les mauvaises bêtes ne soient plus, pour les admettre au bénéfice des circonstances atténuantes.

C'est Henry Lecourt qui a mesuré la rapidité avec laquelle la taupe se meut dans ses galeries souterraines. Il planta dans toute la longueur d'une galerie habitée une certaine quantité de fétus de paille, ornés de banderolles flottantes, et boucha hermétiquement l'orifice du passage, à l'aide du pavillon d'un cornet à piston. Puis quand il vit à l'agitation de la taupinière que l'ennemi était proche, il tira de l'instrument une note épouvantable qui produisit une telle impression de terreur sur l'animal, qu'on aperçut soudain tous les petits drapeaux se renverser sur toute la ligne, comme un bataillon de dominos mal assis. Il fut constaté par cette expérience curieuse, répétée plusieurs fois, que la vitesse *maxima* de la taupe dans sa galerie égalait celle du cheval au grand trot.

Que ceux qui désirent en savoir plus long sur la taupe interrogent les écrits de M. Geoffroy Saint-Hilaire, le plus grand génie

scientifique et zoologique de ce siècle, *le seul savant qui ait su la série, y compris l'analogie matérielle.*

Beaucoup d'analogistes estimables et à l'opinion desquels je serais heureux de pouvoir faire une légère concession, ne partagent pas complètement ma manière de voir sur la taupe. Ils ne sont pas bien convaincus que Virgile ait voulu faire allusion à cet animal, en écrivant le vers ci-dessus relaté. Ils disent que l'odieux quadrupède cossu, ventru, goulé, est un emblème du fermier-général. Ils trouvent qu'il y a ressemblance assez marquée entre les taupes qui bouleversent le sol et percent des voies de communications souterraines, pour poursuivre et atteindre en tout lieu les insectes dont elles se nourrissent — et les monopoleurs de chemins de fer et de messageries qui se mangent les uns les autres ; qui bouleversent toutes les relations commerciales d'un pays et accaparent toutes les voies de transport pour rançonner à merci les voyageurs, leurs victimes ; qui utilisent leurs rails-ways en manière de télégraphes électriques, et qui ruinent par leurs manœuvres d'agiotage, le vrai travailleur et l'État. Ces analogistes ajoutent que l'extrême sensibilité nerveuse de la taupe qui redoute la lumière et meurt pour la moindre écorchure, caractérise admirablement l'obscurantisme obstiné de ces monopoleurs de banque et de transports qui redoutent aussi la lumière, parce qu'ils savent parfaitement que la première réforme industrielle les tuera, en tuant le régime anarchique où se débat l'industrie. Je n'ai jamais nié qu'il y eût du vrai dans ces rapprochements, et un peu de la taupe chez le concessionnaire de chemins de fer, qui fait un petit bien pour un grand mal, mais je crois l'analogie du cyclope préférable.

Le renard est le seul carnassier de nos climats à qui ne répugne pas la taupe ; ce qui fournit au conservateur des forêts un moyen excellent de détruire le renard, sans compromettre la sécurité du chien.

DESMAN ET MUSARAIGNE.

J'ai donné trop de développements à la question de la taupe pour avoir le temps de m'arrêter sur le desman des Pyrénées et sur la famille des musaraignes. La tribu des musaraignes, qui renferme cinq ou six espèces, dont une aquatique, est ambiguë entre le rat et la taupe, et les mœurs des musaraignes participent naturellement de celles de ces deux races voisines. Elles se dévorent entre elles, et il y a de plus guerre à mort entre le mulot et la musaraigne. La morsure de la musaraigne est venimeuse. Beaucoup de chiens refusent de l'attaquer, qui déchirent la taupe avec rage. La musaraigne symbolise le passage de la première période industrielle à la période barbare. Il y en a une qui vit à l'embouchure de la Meuse, et qui se sert pour passer l'eau de l'aviron et de la voile avec un talent remarquable.

Le desman est une espèce de taupe amphibie dont le groin se rapproche de la trompe et qui ne se rencontre que dans les ruisseaux des Pyrénées. La découverte de l'espèce ne remonte pas plus loin que 1807, où elle fut observée près de Tarbes par le professeur Desrouais. Le desman habite des terriers qu'il pratique dans la berge, au-dessous du niveau des eaux. Il vit d'insectes aquatiques et de menus poissons comme la musaraigne d'eau. Le desman symbolise le braconnier de rivière infime, le crocheteur de *boutiques*.

LE RAT.

J'écrirais vingt volumes sur le rat, si on me laissait faire ; car il n'est pas de sujet plus riche à traiter que le rat, celui de Paris surtout. Je parle du rat qui hante les égouts, non du rat de cou-lisse, une autre catégorie de rongeurs dont l'histoire a bien aussi son intérêt et ses charmes.

Le rat dit les invasions des Barbares, comme le cheval de bataille dit la grandeur et la décadence de l'aristocratie de sang.

Telle horde, tel rat : à chaque occupation de la superficie correspond une occupation du sous-sol. Il y a eu le rat des Goths, le rat des Vandales, le rat des Huns ! il y a le rat normand (anglais) et le rat tartare (moscovite). On pourrait compter les couches de Barbares qui se sont superposées l'une à l'autre sur notre sol par le nombre des variétés de rats que ce sol a successivement nourries. Voilà certes une donnée historique importante et nouvelle (1). Je parierais cependant beaucoup de choses que c'est pour la première fois que l'Académie des inscriptions et belles-lettres est appelée à méditer sur ce rapprochement lumineux. Il y a longtemps que j'ai dit que l'histoire universelle était à refaire, à commencer par celle de Brutus, un aristocrate fieffé, dont M. de Voltaire et tant d'autres ont eu la naïveté de me faire un jacobin, un républicain formaliste qui prêtait son argent à 40 pour cent par mois.

Je ne fouillerai pas dans les décombres du passé pour y chercher les traces du passage et de l'établissement des rats de la Grande invasion dans les Gaules. J'aurai assez du témoignage des races contemporaines pour appuyer un système étayé sur de si solides monuments.

Deux mots préalables seulement sur l'histoire du rat en général.

(1) J'ai dit dans le début de ce livre que cette même thèse avait été développée depuis par M. le docteur Lallemand dans la *Revue indépendante* (avril 1847). Mon travail est antérieur de trois ans à celui de l'illustre académicien.

Et d'abord, le rat n'est pas le mari de la souris, ainsi qu'un préjugé populaire trop répandu l'avait fait généralement supposer jusqu'à ce jour. Le rat n'est pas plus le mari de la souris que le crapaud celui de la grenouille.

Tous les rats sont *ratophages*, c'est à dire qu'ils se mangent entre eux. Non seulement les races voisines s'entre-dévorent, mais encore les individus de la même race. Les pères mangent leurs enfants au berceau pour les affranchir des douleurs de l'initiation à l'existence ; les enfants reconnaissants s'empressent à leur tour de débarrasser leurs parents un peu vieux du fardeau de la vie, comme faisaient les Massagètes, ces dignes ancêtres des Cosaques. C'est pour cela sans doute que j'ai lu dans le traité de la Morale en action qu'on m'a donné pour prix, une foule d'exemples touchants de piété filiale, empruntés à l'histoire du rat et de la souris.

Tous les ans, à l'arrière-saison, à l'époque où les trésors de l'automne commencent à s'épuiser, de sanglantes guerres civiles dont le bruit n'arrive pas jusqu'à nous, éclatent dans les tribus obscures des campagnols, des lemmings, des hamsters, des musaraignes. Le hamster pénètre dans le silo du hamster voisin, le tue et le dévore, puis s'empare de ses provisions d'hiver. La fureur de destruction devient universelle. Le lapin n'essaie pas assez de se soustraire à cette accusation générale de cannibalisme qui pèse sur les espèces souterraines. Toutes imitent le procédé de la taupe, qui plonge avec bonheur son long museau pointu dans les entrailles de la taupe voisine qu'elle vient d'égorger, et boit avec délices le sang de sa victime. Il paraît certain que M. de Buffon et les autres nous en avaient conté sur les vertus filiales des rats ainsi que sur les mœurs patriarcales de la taupe.

Toutes les familles de rats, douées d'une fécondité prodigieuse, sont les emblèmes de ces populations misérables et prolifiques qui couvrent aujourd'hui le globe, et que la faim et la haine du travail poussent à se faire la guerre et à s'entre-dévorer. Elles disparaîtront un beau jour, en même temps que la guerre, la peste et la famine.

Le rat, comme le barbare, est un fléau que Dieu envoie

aux nations civilisées pour les avertir et les punir de leurs égarements. Le rat a été chargé plus d'une fois de l'exécution des sentences divines; aussi occupe-t-il à ce titre une place importante dans les fastes de l'humanité. C'est le mulot d'Égypte qui détruisit l'armée de Sennachérib ou d'un autre, en dévorant pendant la nuit toutes les cordes des arcs et toutes les courroies des boucliers assyriens. Pline a consacré un chapitre entier de son huitième livre à raconter les cités détruites par les ravages des bêtes. Le rat a joué, avant et depuis Plin, un rôle immense dans l'histoire de ces bouleversements. On sait le sort de cet archevêque de Mayence qui fut arraché de sa tour, traîné jusqu'au milieu du Rhin et noyé par une bande de rats suscités par Dieu même, et qui ne se retirèrent satisfaits, dit l'histoire calviniste, qu'après avoir fait disparaître, à coup de dents, des tapisseries saintes, le nom et l'image de l'impie.

Ce vice de nature, qui porte le rat à tourner ses incisives contre son propre sang, est le correctif de cette perpétuelle fringale dont il est possédé. Le rat aurait déjà dévoré tous les habitants du globe sans la ratophagie. Et si les Barbares n'avaient tourné aussi leurs armes contre eux-mêmes, où en serait la civilisation aujourd'hui? Et si le lord anglais et le boyard moscovite, je veux dire le rat normand et le rat tartare, au lieu de se jalouser, s'unissaient demain, par exemple, pour partager l'Orient!

Il y a des rats, comme les campagnols et les lemmings, qui quittent chaque année leur territoire pour aller butiner dans les contrées avoisinantes, et puis reviennent chez eux, l'expédition terminée. Ainsi faisaient les Gaulois, nos barbares ancêtres; ainsi opèrent encore de nos jours les pirates, les Arabes et toutes les populations nomades de l'Afrique et de l'Asie. Ces rats voyageurs sont suivis dans leurs émigrations par leurs ennemis habituels, quadrupèdes et volatiles, les renards, les belettes, les hiboux. Ainsi, les bancs de harengs et de maquereaux entraînent à leur suite la baleine et les squales. Ainsi le Visigoth et l'Ostrogoth précèdent le Franc, celui-ci l'Anglais et le Russe.

Il y en a d'autres qui, comme le rat brun et le surmulot, abandonnent leur patrie sans esprit de retour, et s'établissent à de-

meure sur le sol des pays conquis, comme le Normand dans la Grande-Bretagne, le Mongol dans la Chine. J'entendais dire dernièrement, par un diplomate à l'affût de toutes les nouvelles et très bien informé, que l'avis officiel du retour du surmulot vers sa contrée natale venait de parvenir à l'ambassade de Russie.

J'arrive à l'histoire de la raterie française.

La souris de France est autochtone ; on la retrouve du moins dans les habitations gauloises dès les âges les moins historiques. Cependant l'usage du chat qui remplace le furet, lequel date lui-même de l'invasion du lapin et de l'Arabe, l'usage du chat ne commence à être adopté en France que vers le commencement du XI^e siècle.

Les autorités abondent pour prouver la simultanéité de l'invasion du Normand et de celle du rat brun, le rat proprement dit. Le surmulot, le rat actuel de Paris, date d'hier en Europe, comme le Moscovite, d'où il nous est venu.

Le Normand, honorable souche de l'aristocratie anglaise d'aujourd'hui, est la horde qui a laissé dans le monde la plus effroyable réputation de barbarie. Le pirate normand a fait croire à l'existence de l'ogre. Longtemps après que les rois de France eurent acheté la paix de Rollon au prix de la riche Neustrie, le peuple, dans ses prières publiques, suppliait encore le bon Dieu de le délivrer du mal et du Normand. C'est encoré aujourd'hui le refrain des prières publiques de l'Irlande et de toutes les contrées malheureuses où domine le Normand, je veux dire le Lord Anglais (ne pas confondre avec le prolétaire anglais que je porte dans mon cœur). L'Irlandais et le Saxon ne sont pas pour moi des Anglais.

C'est la terreur de la férocité normande qui força le peuple des campagnes en France à se réfugier sous la protection des comtes, et à bâtir pour eux-ci ces châteaux-forts où la tyrannie féodale s'installa et se casemata aussitôt pour un millier d'années. Ainsi, en ce temps-là, les pirates normands semaient déjà partout sur leur passage l'oppression, la misère et les ruines. J'entends le Portugal, l'Espagne et la Chine qui me crient que le sang de Rollon n'a pas dégénéré.

Les historiens de l'époque s'accordent à constater que la venue des Normands fut accompagnée et suivie d'une foule de calamités atmosphériques et zoologiques de tout genre. On peut consulter avec avantage, à ce sujet, Aldrovande qui résume les travaux des écrivains antérieurs. Au milieu de ce déluge affreux d'insectes dévorants, de reptiles venimeux et de loups enragés qui fondent de tous côtés sur la France, apparaît pour la première fois le rat brun. Le rat brun, originaire de la presqu'île scandinave, a passé la Baltique sur les esquifs des pirates normands, et il s'est établi aux bouches de l'Elbe, du Weser et des fleuves du Nord. De là, il marche à la conquête du continent, faisant d'abord une guerre d'extermination aux mulots des champs et aux souris des villes et s'avance peu à peu vers les contrées méridionales. On signale son apparition en France sous le règne de Louis VII, l'infortuné mari d'Eléonore d'Aquitaine, l'introductrice de l'Anglais.

A cette époque, disent certains chroniqueurs, une nouvelle espèce marronne envahit tout le territoire et détruit complètement la race rouge ou *ombrée* qui, depuis les Normands, était en possession du sol, et vivait en bonne intelligence avec une dynastie moins nombreuse, mais plus fortement constituée, la race amphibie, vulgairement appelée de nos jours *Rat d'Eau* ou *Rat de la Salpêtrière*, parce que l'emplacement sur lequel est bâti l'hospice de ce nom fut le berceau de la lignée du premier émigrant.

Il est plus que probable qu'il y a ici confusion dans l'histoire, et que cette espèce marronne est la même que la brune, à laquelle on l'accuse de s'être substituée.

Lors de l'affranchissement des communes, l'abbé Suger constata, dans les caveaux de Saint-Denis, la présence d'une troisième espèce de rats nommés Epagneuls, à cause des longs poils qui couvraient leur robe, et non *Espagnols*, ainsi qu'on les appela depuis par corruption.

Sous la Ligue et sous la Fronde, les guerres religieuses et les discordes civiles qui désolaient la France, appelèrent sur son sol une troisième invasion de rats, toujours venant du Nord.

Cette troisième race, beaucoup plus nombreuse et plus forte

que les précédentes, fut nommée la *Grise*, ou *Vulcain*. Après avoir détruit la race Epagneule, elle prit possession de ses états, et continua ses relations de bonne amitié avec la race amphibie dont la parenté de couleur avec les nouveaux conquérants, assura la durée de la bonne intelligence entre les deux espèces. Cette race grise a bien l'air de n'être que l'avant-garde de celle connue, de nos jours, sous le nom de rat de Montfaucon.

En tout cas, c'est le rat brun qui détermine l'épicier français à accepter les services du chat. Le rat brun réussit à s'implanter si profondément dans le sol, que c'est lui qui finit par recevoir le nom générique de l'espèce. Ce que le rat brun a détruit de richesses péniblement amassées par les travailleurs de France pendant les six ou sept siècles que nous avons eu à le nourrir, ne se calcule pas. C'était aussi le temps où le travail du serf nourrissait la paresse et le faste du noble. Envahisseur, carnivore et pillard... tel fut le rat normand. La crainte de troubler l'entente cordiale qui existe entre le gouvernement anglais et le nôtre, m'empêchera de pousser l'analogie jusqu'au bout.

Le rat normand a trouvé son maître au siècle dernier, dans le rat moscovite ou tartare, autrement dit le surmulot, le rat de Montfaucon.

Un jour, en 1760 (il n'y a pas cent ans), la ville de Jaïk, en Sibérie, fut attaquée et prise d'assaut par une armée innombrable de rats. L'attaque avait eu lieu à quatre heures du soir ; les vaincus accordèrent en toute souveraineté aux vainqueurs un quartier de la ville.

Ces nouveaux rats, inconnus à l'Europe, descendaient des hauteurs de ce même plateau central d'Asie, d'où s'échappèrent dans les temps ces cavaliers huns et mongols qui, se répandant à droite et à gauche du soleil, prirent une fois l'Occident et Rome, une autre fois l'Orient, de Jérusalem à Pékin.

Le débouché ouvert par la conquête d'une ville, le flot de l'invasion ne cessa plus de couler. Bientôt il se transforma en torrent ; le surmulot déborda sur l'Europe. Il a pénétré, en cinquante ans, au cœur de toutes les capitales ; nul ne sait où s'arrêtera le cours de ses progrès souterrains. Paris tremble de fournir un nouveau

chapitre à l'histoire des villes renversées de Pline. Le surmulot vient de signaler son apparition dans la Nouvelle-Zélande par la destruction du perroquet nocturne. Il a détruit le Diablotin aux Antilles. Le perroquet nocturne de la Nouvelle-Zélande et le diablotin de la Guadeloupe habitaient des terriers comme le Tadorne.

L'établissement du rat moscovite ou tartare en France, eut pour préalable l'extermination complète du rat normand, parce qu'il y a antipathie mortelle entre le sang normand et le sang moscovite. Le rat brun orgueilleux, qui couvrait naguère encore le territoire français de ses colonies innombrables, n'existe plus aujourd'hui dans Paris qu'au cabinet d'histoire naturelle et dans la langue du pays!... A peine si quelques rares débris de la race ont réussi à se soustraire à la dent du vainqueur, en gagnant à la nage quelques misérables îlots de la côte inhospitalière de Bretagne, au pays des *Venètes* (Vannes). La *Venise* de l'Adriatique fut fondée aussi par des débris de populations cisalpines échappés au glaive d'Attila, et qui trouvèrent asile en ses lagunes!

L'extermination du rat normand par le rat moscovite en France est contemporaine de l'anéantissement des privilèges de l'aristocratie française et de l'avènement du régime du sabre.

La puissance de destruction dont le rat tartare est armé, sa voracité effrayante, son courage indomptable, rappellent complètement la manière des farouches cavaliers d'Attila et de Timour-Lenk, ces impitoyables exterminateurs qui s'amusaient à bâtir des pyramides vivantes où l'homme servait de pierre, et qui ne voulaient pas que l'herbe repoussât à la place où leurs chevaux avaient passé.

Le surmulot dévore le chien, le chat; il attaque l'enfant endormi, il est friand du cadavre de l'homme; il commence par lui manger les yeux comme au cheval. Sa dent est des plus venimeuses. Je sais dix cas d'amputation de jambe nécessités par la morsure du rat d'égout.

Les abattoirs et les égouts de Paris nourrissent un nombre de surmulots inimaginable. On en a tué des vingt mille et des trente mille pendant plusieurs jours de suite à la voirie de Montfaucon, sans que le nombre en parût sensiblement diminué. On calcule

qu'il leur est servi un tribut annuel de six millions de kilogrammes de viande, tant en chair de cheval qu'en autres matières animales putréfiées.

La question du rat de Montfaucon s'est élevée, dans ces derniers temps, à la hauteur d'une question sociale. On sait la célèbre délibération de ce conseil municipal de la banlieue qui, consulté un jour sur cette question terrible, décida que le meilleur moyen de venir à bout du rat était de le tuer; solution ingénieuse, mais qui avança peu les choses, attendu que l'assemblée oublia de s'entendre sur le moyen de destruction. Cependant la solution de la question ne saurait être ajournée plus longtemps, car il s'agit tout bonnement, dans cette affaire, pour les quartiers de l'Est de la capitale, *d'être ou de n'être pas; c'est là toute la question.*

Considérez un peu ce rapprochement bizarre!

Les deux variétés de rats les plus féroces et les plus sanguinaires, celles qui ont pesé le plus lourdement sur le monde européen, nous sont venues précisément des mêmes lieux et en même temps que les deux nations qui sont demeurées les dernières barbares, la nation russe et la nation anglaise, vouées encore aujourd'hui au principe de guerre et de spoliation.

Or, la France est le tombeau de toutes les barbaries: elle verra s'éteindre avant peu la dynastie du rat moscovite, comme elle a vu s'éteindre la dynastie du rat normand. Le principe de l'autocratie ou du despotisme d'un seul n'est pas plus fait pour s'acclimater chez nous que celui de l'oligarchie. Il faut que le barbare s'incline devant le Dieu d'égalité et de paix, comme le Sicambre, ou qu'il périsse écrasé sous le marteau, comme le Hun et l'Arabe!

Mais le rat, emblème de misère, de meurtre et de rapine; le rat, emblème de la horde normande ou moscovite, ne peut disparaître du sol qu'après que la misère et le meurtre en auront été bannis d'abord, et que les gouvernements sages auront mis en pratique la théorie pacifique placée par moi dans la bouche du grand vainqueur de l'Isly, et formulée jadis en un hardi toast, dans une assemblée solennelle:

« A l'abolition de la guerre ! à la transformation des armées destructives en armées productives ! » (1)

Paroles sublimes dans la bouche d'un guerrier.

LE HAMSTER.

Le hamster, habitant de la vallée du Rhin et du versant oriental des Vosges, originaire du Nord, vit dans un terrier comme le lapin, mais il possède de plus que celui-ci l'instinct de la prévoyance. Le terrier du hamster est un riche magasin de comestibles. C'est le hamster qui a inventé le procédé du silo pour la conservation des grains. La nature, pour favoriser les tendances conservatrices du hamster, l'a doué de deux poches énormes ou abajoues, situées de chaque côté des mâchoires, appareil précieux dont l'animal se sert pour voiturier dans son fort les provisions qu'il récolte, c'est-à-dire la dîme qu'il prélève sur les moissons du laboureur.

Le ménage du hamster est l'image parfaite du ménage morcelé et de l'entente cordiale des époux civilisés. Le mâle et la femelle s'entendent d'abord admirablement pour piller le public en commun ; le désaccord n'arrive qu'au moment du partage des dépouilles, comme en civilisation. Le mâle, qui a été très heureux d'utiliser le travail de la femelle pour emplir son magasin, comme le mari d'encaisser la dot de la femme pour étendre son commerce parasite, le mâle, dès les premiers jours de la saison d'hiver, commence par réduire la femelle à la portion congrüe ; puis, sous un prétexte injurieux quelconque, il l'expulse du domicile conjugal. Mais la femelle, qui connaît ses droits et la cachette où est enfermé le trésor, n'abandonne pas aussi aisément la partie. Obligée de fuir devant la force, elle creuse une voie détournée pour rentrer dans la place, et parvient à faire au magot une saignée abondante. Elle fait mieux, elle réclame l'assistance

(1) Prononcé par M. le maréchal Bugeaud dans le banquet phalanstérien du 7 avril 1840.

d'un Égypte, et tous deux, profitant du sommeil de l'Agamemnon repu qui dort sur ses richesses, l'étranglent et le *mangent*. Car c'est le sort du hamster d'être dévoré par sa femelle ou par son associé, lorsqu'il n'a pas le bon esprit de prendre l'initiative.

J'ai dit que pendant toute la durée de l'hiver, les basses régions du sol étaient le théâtre d'épouvantables drames. Ces drames ne sont que la répétition de ceux qui se passent dans la région supérieure, au sein des ménages civilisés. Le hamster, qui tue son associé ou sa femelle, ne fait que mettre en pratique le fameux commandement de la religion des économistes :

Tout concurrent écraseras
Afin que tu vives longuement.

Quelquefois le soc de la charrue ou la bêche du laboureur bou leverse le terrier du hamster, et met à nu le trésor du larron. Alors le propriétaire légitime de la chose volée reprend son bien et punit de mort le ravisseur. Ainsi, l'organisation du travail, qui restituera à chacun le prix de son labeur, détruira de fond en comble toutes les industries parasites ! Ainsi soit-il !

MARMOTTE.

Habitante des hautes montagnes des Alpes, gagne-petit du Savoyard. A l'instar des *Dormeurs*, la marmotte s'endort à l'automne pour se réveiller au printemps. Elle perd son poil par le travail, par allusion à la misère du pauvre Savoyard dont l'industrie pénible a pour premier effet de râper les vêtements. C'est elle qui a appris au ramoneur à grimper entre deux parois de rocher ou de cheminée, et elle exhale une odeur désagréable qui n'est pas sans analogie avec celle de la suie.

C'est l'emblème du pauvre montagnard qui s'engourdit dans sa misère et se résigne patiemment au travail le plus ingrat pour la récréation des oisifs.

LES LOIRS.

La France possède trois variétés de loirs ; le loir proprement dit, le léro, le muscardin.

Gentils petits animaux à la mine éveillée, à la queue bien fournie et semblable à celle de l'écureuil, les loirs, trop connus des jardiniers de Montreuil-aux-Pêches, sont les dévastateurs des vergers et des espaliers. Les loirs dorment l'hiver comme l'ours et la marmotte, ce qui devrait les dispenser, mais ne les dispense pas de faire des provisions pour passer agréablement la saison de la disette. Afin de justifier cette pratique d'enfouissage qui leur est commune avec l'écureuil et le hamster, ils se réveillent au milieu de l'hiver pour piller leurs magasins, puis après avoir converti leurs denrées en graisse, ils se rendorment de plus belle. C'est pour eux qu'a été inventé le problème : *Qui dort dîne*.

Les loirs sont encore des emblèmes des industriels parasites qui passent les trois quarts de leur temps à ne rien faire, et qui se rattrapent de leur oisiveté sur le travail d'autrui.

Le loir se rattache à l'écureuil par ses allures de saltimbanque et par sa queue fourrée ; ses mœurs de cannibale le rapprochent du rat. Il se repait avec délices de la chair de ses pareils.

Le loir niche comme l'écureuil sur les arbres et acquiert au temps des fruits un embonpoint et une certaine délicatesse de chair qui justifient la haute estime que les Romains faisaient de *ce gibier*, qu'ils mangeaient assaisonné avec des confitures, comme les Anglais et les Allemands mangent aujourd'hui le lièvre. Je proteste de toutes les forces de mon palais contre cette alliance monstrueuse.

Les loirs se marient très tard, comme les hérissons et les ambitieux qui attendent d'avoir fait fortune pour s'établir d'une façon convenable.

CHEIROPTÈRES (Chauves-souris.)

J'ai déjà dit qu'il n'était pas de série animale qui eût eu moins de chances pour ses dénominations que celle des mammifères volants ; — que le peuple l'avait baptisée d'abord du nom générique de chauve-souris, nom absurde, vu que l'animal fabuleux qu'il s'agissait de désigner, n'est ni *souris* ni *chauve* ; — que la science n'avait pas mieux réussi avec sa dernière étiquette de cheiroptères (*maines ailées*), attendu que les organes de locomotion de la bête en question ne sont ni des *maines* ni des *ailes*. *Vespertiliens*, *Antropomorphes*, n'en disent ni plus ni moins.

J'ai dit que puisque la science officielle désirait à toute force honorer cette infamie d'un nom grec, elle devait lui fabriquer un substantif composé qui répondît à l'indication naturelle, quelque chose comme *oiseau-mamelle*, *oiseau à poil* ou *quadrupède volant*.

Enfin j'ai accepté le cheiroptère par lâcheté pour prouver que je ne recherchais pas aussi avidement qu'on m'en accuse l'occasion d'humilier la science. Et encore, parce que de toutes les saletés de la création dernière, la..... chauve-souris..... était sans contredit la plus difficile à nommer ; et que j'aurais eu peur d'effrayer mes jeunes lectrices en lui restituant son vrai nom.

Car la chauve-souris est un emblème de mort... et de quelle mort !

Et un seul nom lui convenait, celui d'*Épouvantail* ou de *Satanite* que certains zoologistes passionnels ont donné à l'alcyon des tempêtes.

Les personnes peu habiles dans l'art de deviner les rébus de la nature et qui savent quelle peine on a souvent à faire parler les muets, me croiront sur parole, quand je leur aurai affirmé qu'il m'a fallu dix années de relations suivies avec la chauve-souris, et des efforts inouïs de persévérance et d'importunité, pour l'amener à desserrer les dents, et à me faire l'aveu de toutes ses

turpitudes. Il est vrai qu'elle m'en a dit long. Et je ne sais véritablement pas, vu la nature de ces confidences, si je ne ferais pas mieux de les garder pour moi que d'en faire part au public. Je serais la chair de poule me venir à la seule idée des conséquences fâcheuses que pourrait avoir mon indiscretion avec des personnes faibles.

La question de la chauve-souris est une question de l'autre monde, une question qui sent le fagot...

Tout est mystère, imposture et ténèbres dans cette série de *transition*, dans tous ces moules d'*ambigus*, marqués au coin de l'anormal, du hideux et du fantastique.

Est-ce le noir esprit de l'abîme, le porte-drapeau de Satan, le fantôme décharné et livide que la peur de l'enfer fait apparaître au chevet du moribond, le spectre au rire affreux qui se lève des tombeaux avec le crépuscule et y rentre avec l'aube, le squelette à la faux, planant dans les régions de l'Erèbe d'un vol silencieux? C'est tout cela à la fois et quelque chose *avec*.

C'est l'image de la mort dans les sociétés limniques, l'image de la *transition* douloureuse, le cauchemar des imaginations terrifiées.

La chauve-souris habite les sombres caveaux comme les spectres, les sombres caveaux et les troncs d'arbres morts, les noires cavernes et les crevasses des vieux murs, qu'elle quitte aussi à l'heure douteuse qui précède la nuit. Suspendue pendant le jour à la voûte des grottes sépulcrales, elle imite la complète immobilité du trépassé dans son cercueil. Les membranes velues qui la soutiennent dans l'air ont servi de patron à toutes les tentures mortuaires qui décorent les salles des tombeaux.

Mi-oiseau, mi-quadrapède, c'est bien la transition d'une vie *inférieure* à une vie *supérieure*. Mais à quelle espèce de vie supérieure? *That is question*. Ecoutez patiemment, et l'on vous dira tout.

La chauve-souris est une des rares espèces qui jouissent du singulier privilège d'inspirer à première vue des antipathies mortelles, et de faire tomber en pamoison les personnes nerveuses. Elle partage cette triste faculté avec le crapaud, emblème du

mendiant ; l'araignée, emblème du boutiquier ; la vipère, emblème de perfidie. Or, remarquez bien cette circonstance : La chauve-souris est une bête *innocente* !!! Là est le mot de l'énigme.

La chauve-souris est une bête innocente, plus qu'innocente, utile, et qui continue le service de l'hirondelle, interrompu par la nuit. La chauve-souris fait la guerre à tous les insectes et à toutes les vermines nocturnes qui affligent l'humanité et ses arbres à fruit.

— Ah ça ! mais puisque cette créature hideuse, qui jouit de la suprême laideur et de la suprême faculté de répulsion, n'est qu'un animal innocent, utile même, cette peur qu'on nous faisait de la mort, de cette transition si inquiétante, n'était donc qu'une atroce plaisanterie ?

— Une atroce plaisanterie, c'est vous qui venez de le dire ; une mystification indigne et infiniment trop prolongée — à l'aide de laquelle de misérables imposteurs ont odieusement exploité l'humanité crédule, profitant de son ignorance pour l'effrayer, pour frapper son esprit de l'idée du Dieu méchant, pour enseigner le dogme des peines éternelles, pour pratiquer le *vol au Purgatoire*. Heureusement que tout se découvre avec le jour (analogie). La chauve-souris, que les fourbes obscurants avaient associée à leurs complots ténébreux, ne les aurait pas trahis, qu'un autre de leurs complices aurait vendu la mèche.

La chauve-souris est une chimère, un être monstrueux, *impossible*, ne symbolisant que des chimères, un farfadet nocturne représentant exclusivement les fantômes des imaginations malades, les enfantements des cerveaux calcinés par l'ascétisme, le jeûne et les méditations solitaires. La chauve-souris est l'imposture faite bête, comme M. de Talleyrand, évêque d'Autun, était le mensonge fait homme.

Le caractère d'universelle anomalie, de monstruosité qui s'observe dans la conformation de la chauve-souris, ces interversions bizarres de sens qui permettent à la vilaine bête d'entendre avec le nez, de voir avec les oreilles, s'expliquent par la subversion d'idées, par les dérèglements intellectuels que ce moule fantasti-

que est chargé de symboliser. Une preuve que la chauve-souris, du reste, n'a jamais représenté qu'une fausse mort, c'est que la vraie mort est camarade, tandis que la chauve-souris a des nez exagérés qui lui descendent quelquefois jusque sur la poitrine, en manière de trompe d'éléphant.

La chauve-souris avoue ingénument, du reste, sa complicité dans l'œuvre de l'obscurantisme ; elle a été durant soixante siècles l'auxiliaire la plus dévouée de la superstition, par la raison toute simple que ses sympathies naturelles sont pour les amis des ténèbres, et que la lumière l'offusque, et qu'elle ne peut pas voir une bougie allumée sans éprouver le besoin de souffler dessus. J'avouerai à mon tour qu'il me serait impossible de faire à la pauvre bête un crime de ces sympathies. Qui se ressemble s'assemble. La chauve-souris ne fait que se trainer durant le jour ; elle ne vole ni ne marche ; des soldats de cette espèce ne peuvent pas servir dans le régiment du progrès.

Et puis, c'est qu'il y a véritablement pour l'obscurantisme systématique de la chauve-souris, comme pour celui de l'ours, qui ne se pose pas non plus comme un ami trop fougueux des lumières, il y a une circonstance atténuante d'une gravité extrême.

Il faut que j'apprenne à tous ceux qui l'ignorent, que l'enfance des globes est le bon temps pour les chauves-souris, comme l'enfance des hommes est le bon temps pour les loups-garoux et les croquemitaines. La chauve-souris occupe dans l'échelle de l'animalité d'un monde un degré d'autant plus élevé que ce monde est plus voisin de son éclosion à la vie animale.

Or, elle régnait dans le monde qui précéda celui-ci ; l'histoire antédiluvienne rapporte même que c'était un des moules les plus achevés de l'animalité d'alors. Du haut rang qu'elle occupait en ces temps éloignés, la chauve-souris a encore conservé une habitude, celle de porter la mamelle à la même place que le sphynx.

Il paraît donc prouvé qu'aux beaux jours de cette création n° 2 (l'avant dernière), le domaine de l'air appartenait en toute souveraineté à deux ou trois chauves souris gigantesques, espèces de navires aériens dont les voiles membraneuses mesuraient dix et

douze mètres d'envergure. Et ces chauves-souris fort-modèle, que les savants d'aujourd'hui appellent *ptérodactyles*, pour ne pas répéter le mot *cheiropère*, qui veut dire absolument la même chose, se partageaient avec l'ours les bénéfices d'une tyrannie sans contrôle. Je me suis laissé dire qu'il y avait de ces oiseaux à poil, de ces hideux vampires, qui ne se gênaient pas pour tirer à un pauvre mégathérium ou à un pauvre dinothérium endormi une palette de sang d'un demi-hectolitre. Si l'on en croit les récits de nos navigateurs, ces habitudes de sucer le sang aux gens pendant leur sommeil, se seraient soigneusement transmises des *ptérodactyles* de jadis aux *cheiropères* d'aujourd'hui.

Je ne suis pas l'apologiste des tyrans ni des vampires; mais je suis indulgent pour les pouvoirs déchus; je n'exige pas de ceux qui ont tout perdu dans une révolution qu'ils soient affectionnés de cœur au nouvel ordre de choses. Dans tous les temps et sur tous les globes, les prétendants, c'est-à-dire les déchus (l'Ours et la Chauve-Souris) ont donné la main aux obscurants, tranchons le mot, aux jésuites; de tout temps, les prétendants et les prêtres se sont coalisés pour entraver le progrès. L'intérêt des déchus dans la coalition est bien clair; avant d'imprimer au char une marche rétrograde, il faut commencer par lui faire halte.

Je sais bien que c'est la chauve-souris qui a le plus contribué à incruster dans l'imagination des crédules mortels les mythes plus ou moins fabuleux de l'hippogrieffe, du griffon, du dragon, de la chimère; que c'est elle en un mot qui a servi de modèle à tous les oiseaux à quatre pattes et à mâchoires, à qui le monde ancien avait l'habitude de confier la garde de ses trésors. Le Rock de la légende arabe n'est pas un aigle, mais une vraie chauve-souris. Un oiseau qui n'est que ça, un oiseau si grand fût-il, qui n'aurait que deux pattes et des plumes, ne réussirait jamais à inspirer la même terreur que la plus innocente chauve-souris. Le physique de l'emploi d'épouvantail exige impérieusement la réunion des griffes, des ailes et des mâchoires. Le diable de la légende catholique, apostolique et romaine, le diable chrétien, celui qui a tant tripoté avec les âmes et qui a fait donner par tes-

tament tant de bonnes terres aux prêtres, le diable chrétien n'est lui-même qu'une contrefaçon très heureuse de la chauve-souris, sur le front de laquelle on a vissé les deux cornes du satyre antique, pour dissimuler le plagiat. Le diable qui traverse la toile de l'Opéra, dans le troisième acte de *Robert*, a des ailes membraneuses et des orteils ornés de griffes comme une vraie chauve-souris. Toutes les évocations de sorciers dans les drames infernaux ont pour premier résultat de faire apparaître sur la scène d'affreux ptérodactyles qui ouvrent leurs ailes en musique. Toutes les figures des principaux personnages de la grande épopée de Callot, la *Tentation de saint Antoine*, sont copiées des originaux qu'on peut admirer au cabinet d'histoire naturelle, dans la galerie des tableaux de famille de la chauve-souris. Prenez au peintre ses coiffures de démons les plus aventureuses, ses oreilles les plus excentriques et ses nez les plus épanouis, et j'affirme que le *rhinolophe*, l'*oreillard* et le *rat volant* trouveront encore moyen de faire crier à la timidité du copiste. La tradition du vampire qui sort de son tombeau la nuit pour sucer le sang des jeunes filles est une tradition de chauve-souris. Le tricorné du jésuite, la cagoule du moine sont des pièces de l'uniforme de la chauve-souris.

Je sais tous les crimes de la chauve-souris, et je les lui pardonne; faute avouée est à moitié pardonnée.

Je les lui pardonne, par ce motif religieux que la crainte de la mort est une des conditions fatales de l'existence dans les sociétés limniques, et que Dieu a dû proportionner cette terreur de la mort aux misères de la vie. La superstition qui va finir a eu sa nécessité comme le mal. Si nous n'avions pas peur de mourir, nous voudrions tous nous en aller de cette terre quand nous n'aimerions plus.

Mais de même que les premiers rayons du soleil, foyer de lumière et d'amour, chassent de l'atmosphère revivifiée les esprits des ténèbres, le hibou et la chauve-souris... ainsi la fausse morale et la superstition, l'idée du Dieu méchant, la crainte et l'imposture, s'enfuient du cerveau de l'homme avec les premières lueurs de l'aurore d'harmonie; et le cauchemar affreux de l'enfer cessera de peser sur nos rêves!

Insensés qui vous plaignez que Dieu ait refusé à notre âge la révélation des choses de l'autre vie... on voit bien que vous ne savez pas ce qu'il en coûte à ceux qui ont connaissance des délices de la vie aromale de rester ici bas !

La chauve-souris, qui a tant perdu à la création dernière, est destinée à disparaître complètement au début de la prochaine.
(Création n° 4.)